

**ENTRETIEN DU
SUB-COMANDANTE MARCOS
PAR JUAN GELMAN**

Extrait de l'ouvrage *Chroniques de Chiapas*

Juan Gelman

(L'atinoir, 2011)

Traduit par Jacques Aubergy

« Rien à voir avec les armes »

Régis Debray le considère comme le meilleur écrivain latino-américain. À des antipodes politiques, Octavio Paz a fait des éloges sur son écriture. Mais le sous-commandant Marcos, chef militaire de l'Armée zapatiste de Libération Nationale, parle avec timidité de sa condition d'écrivain. « Ce serait plus facile avec un mate » dit-il, dans un uniforme de guérillero et avec un passe-montagne qui ne livre rien d'autre à l'air libre que ses yeux et une partie de son nez, motif permanent de sa propre moquerie. Le masque n'atténue pas l'émanation évidente de sa jeunesse.

C'est un phénomène rare, sans aucun précédent connu jusqu'alors dans le monde : sa renommée d'écrivain jaillit de la prose qui parsème les communiqués qu'il signe au nom de l'EZLN. Ce sont des textes politiques qui ont conduit de la guerre véritable à la guerre des mots, mais le sous-commandant leur rajoute de petits détours vers la fiction dans chaque post-scriptum. C'est que voici quelques mois, a fait son apparition le personnage de Durito, un scarabée qui se proclame Chevalier Errant de la Selva Lacandona et dont Marcos est l'écuyer. Tous les deux – comme le font Don Quichotte et Sancho Panza – dialoguent sur les matières les plus diverses et sur la politique de surcroît. Le Prix Nobel mexicain a vu dans le personnage de Durito une invention littéraire mémorable.

L'entrevue avec le sous-commandant Insurgé de l'EZLN — exclusivité pour le quotidien *Página 12* de Buenos Aires — s'est déroulée dans le cadre de la Rencontre Continentale Américaine pour l'Humanité et contre le Néolibéralisme, et elle a eu lieu dans un endroit de la Selva Lacandona assiégée par les encercllements et les patrouilles terrestres et aériennes de l'armée mexicaine. C'est là qu'entre deux pipes, le chef militaire zapatiste a avoué le goût qu'il a toujours eu pour l'écriture.

Quand avez-vous écrit votre premier poème ?

À 13 ans.

Vous en souvenez-vous ?

Non, il y a des choses qu'il vaut mieux oublier.

Vous ne vous souvenez pas des circonstances qui vous avaient poussé à écrire ?

Oui. De la mélancolie. C'était à propos de la vie et de la mort, plutôt lugubre, avec les questions sur le sens de la vie que se pose probablement tout adolescent. J'étais dans le secondaire, comme on dit en Argentine. J'avais lu de la poésie et ce poème devait beaucoup ressembler à ceux que je lisais en ce temps-là. Je me souviens plus ou moins bien du sujet et de la circonstance un peu existentielle ou assez existentielle de ce moment-là, mais je ne me souviens pas vraiment à quoi il ressemblait.

Et vous avez continué à écrire de la poésie ensuite ?

Non. J'étais plus attiré par le conte, la poésie, je n'ai jamais pu m'y faire. Dans l'atmosphère culturelle de ce temps-là, la poésie était surtout une question de métrique, il fallait faire rimer et rien d'autre. Et entre le fait que ça ne me venait pas naturellement, que j'avais donc besoin d'un certain maniement du langage, que j'étais tout juste en train d'apprendre, et que j'avais une véritable aversion pour ces corsets, je ne savais pas comment pouvoir m'y faire. Alors j'allais plutôt vers le conte. Ah ça, des contes, j'en ai beaucoup écrit. Et, évidemment, il y a eu aussi un roman que je n'ai jamais terminé. Comme tous les écrivains qui se piquent de l'être ; ils ont toujours un roman qu'ils n'ont jamais terminé. Mais non, la police, pardon, la poésie, je n'arrivais pas à m'y faire, à la police non plus, d'ailleurs.

Mais vous avez écrit de la poésie ces dernières années ?

J'en ai écrit au moment où je me trouvais dans la montagne, pendant les dix années que nous y avons passé, surtout les premières années — de 1984 à 1985 —, des années de grande solitude, c'était de la poésie avec des prétentions

politiques. Nous essayions un peu de jouer au miroir ou de nous aider nous-mêmes, car nous étions une petite bande qui n'était pas loin de vouloir changer le monde ; nous affirmions que ce que nous voulions faire ou ce que nous allions faire valait vraiment la peine tout en ne sachant pas encore ce que nous allions faire. Tous les lundis, nous organisions des manifestations culturelles : le groupe de combattants se joignait à ce que l'on appelait la cellule culturelle et là on disait des poèmes, on chantait, on jouait des pièces de théâtre. Le seul livre que nous avions en ce temps-là – j'étais capitaine – c'était une anthologie de Miguel Hernández. Il y avait plus de réunions culturelles que de poèmes dans le livre et ça s'est arrêté là. « Ecris quelque chose », me disaient les camarades, voilà pourquoi les premiers poèmes que j'ai écrits pendant cette période étaient plutôt des textes de commande. C'était des poèmes de ce genre, et donc, tout ce qu'il y a de plus rudimentaire et de plus fabriqué comme peuvent l'être des poèmes qu'on vous a chargé d'écrire. Après j'ai écrit ce que j'avais envie d'écrire, pour mon plaisir, et je suis revenu au conte et aux narrations brèves comme les « Instructions pour changer le monde » ou les « Instructions pour tomber et se relever », tout ça était très influencé par Cortázar ; j'avais un autre de ses livres avec moi. Mais j'ai toujours eu très peur de la poésie. Comme le dit Durito, la distance qui existe entre le mauvais goût et le sublime est très très mince ; je dis à Durito que je ne la connais pas parce que je n'ai jamais pu la franchir, je continue à me trouver du côté du mauvais goût. Ce qui fait que pour arriver au sublime... J'ai un peu essayé la poésie quand nous avons commencé à prendre contact avec les communautés indigènes. Le maniement du langage qui est le leur, la description de la réalité, de leur réalité, de leur monde ; tout ça comporte beaucoup d'éléments poétiques et a déplacé en quelque sorte la trajectoire culturelle normale ou traditionnelle qui était la mienne en littérature en commençant à produire un mélange qui est apparu dans les communiqués de l'EZLN de 94. C'était un peu comme se débattre entre les racines indigènes d'un mouvement et l'élément urbain. Voilà ce que je pourrais dire sur cette trajectoire, mais ça oui, j'ai toujours aimé écrire. Je ne montrais pas ce que je faisais, bien sûr, j'écrivais pour moi-même.

Octavio Paz a dit que Durito est une invention mémorable.

C'est injuste, Durito proteste. Il dit qu'il n'est pas une invention, mais qu'il est bien réel et que dans tous les cas, l'invention c'est moi.

Vous continuez à lire de la poésie ?

Oui, bien sûr. Dans un des communiqués, je raconte l'histoire d'une gamine qui est morte, Paticha, en expliquant un peu ce que sont les prématurés. En réalité, c'est venu d'un poème d'un Argentin qui parle d'une gamine. Vous vous souvenez de ce poème ? Comment s'appelle-t-il déjà ?

Je ne sais pas de quel poème vous me parlez.

Mais oui, c'est un de vos poèmes.

Il y a des choses qu'on préférerait oublier, vous l'avez dit.

Mais non. Il est bon ce poème. Je l'ai trouvé dans une anthologie de la poésie latino-américaine, avec un autre texte de vous. Je ne me souviens plus du titre, mais il parle d'une gamine qui, en raison de sa condition sociale, se voit forcée à commettre un crime.

Ce ne serait pas « María la sirvienta » ?

Voilà, oui, c'était celui-là. Sa structure a inspiré la forme littéraire de l'histoire de Paticha. L'histoire est vraie, mais sa présentation a beaucoup de points communs avec « María la sirvienta ». Et dans quelques-unes des histoires que je raconte, que nous racontons, apparaissent des éléments poétiques – tout au moins, en ce qui me concerne – de Miguel Hernández, et surtout du Neruda du Canto General, un livre qui a eu une énorme influence sur beaucoup d'entre nous dans la montagne et que nous avons aussi toujours sur nous. On ne connaissait pas de poésie plus récente avant de redescendre.

Et Pessoa ?

Pessoa, nous l'avons rencontré en descendant de la montagne, depuis 94 jusqu'à aujourd'hui, au milieu de livres qu'on nous offrait. Mais ça, c'est nouveau. La poésie que nous fréquentions c'était celle qu'on considérait comme poésie sociale ou engagée. Qui était d'ailleurs celle qui nous plaisait parce que nous étions complètement là-dedans. Ou la plus lointaine parmi les classiques, comme Shakespeare, ça oui. Mais de la poésie contemporaine on ne lisait que celle qui avait un contenu social ; celle qui n'en avait pas, nous paraissait sans intérêt, être contre-révolutionnaire, petite-bourgeoise, etc., etc.

Vous pensez toujours la même chose aujourd'hui ?

Non, sûrement pas.

Et que pensez-vous ?

Nous nous rendons compte maintenant que ces éléments, qui ne sont pas schématiques, qui ne sont pas traditionnels par rapport à cette culture de gauche dans laquelle nous nous sommes formés, et en particulier de la gauche clandestine, souterraine, sont ceux qui nous ont ouvert des fenêtres. Que ce qui nous a sauvés comme projet social, comme projet politique et, surtout, comme être humains, ce sont ces fenêtres ouvertes, ces prétendues « salissures » pour un révolutionnaire ne voulant pas sortir du cadre, ce qui nous amenait à nous dire en plaisantant que pour des cadres révolutionnaires, on avait plutôt tendance à arrondir les angles. On ne répondait donc pas aux modèles, et du coup on était rejetés. Cette culture, cette littérature a sa place, elle a son espace et elle ne peut pas être cataloguée selon les moules qu'on nous a enseignés, voulant que la seule poésie est la poésie révolutionnaire, celle de « La patrie ou la mort, nous vaincrons », ou celle qui décrit une situation sociale. Il y a une poésie qui agit sur le langage même et pour elle ce qu'il dit n'a pas une grande importance, mais par contre son maniement lui, oui, a la plus grande

importance ; il y a une poésie qui exprime des sentiments ou des questions de la vie quotidienne ; il y a plusieurs sortes de poésie. Comment dire ça ? Le modèle politique avec lequel nous avons grandi avait son référent ou son équivalent dans un modèle culturel, dans un modèle idéologique et même dans un modèle moral qui décidait de ce qui était bon et de ce qui était mauvais : tout ce qui servira à la révolution est bon, tout ce qui est contre la révolution est mauvais. Et savoir ce qui est bon et ce qui est mauvais n'est pas le problème, car au contraire, de cette façon-là, on ne fait que l'éviter. Et ça n'arrivait pas seulement avec la littérature, mais aussi avec la musique, c'est à dire, celle que nous devons écouter ou celle qui devait nous plaire, parce qu'il s'agissait bien de ça ; là encore, ce devait être de la musique avec un contenu social ou de la musique révolutionnaire, comme nous disions. Et l'autre, c'était donc de la musique qui conditionne, aliène, etc. Même si elle nous plaisait, nous devions nous taire et dire que la bonne musique c'était la musique qui avait un contenu social. Cette conception avait même une incidence sur les discussions du (groupe) collectif. Le collectif de montagne est un ensemble très solitaire, soumis à des conditions extrêmement dures, qui a tendance à se fermer, à devenir fort pour pouvoir résister, en s'aidant les uns les autres. Alors la nostalgie était interdite ; en tout cas il était interdit de la manifester. Ce n'était pas comme s'il y avait eu une loi, mais quand on remarquait des signes de démoralisation chez un camarade il fallait l'aider en lui expliquant par exemple que le prolétariat, par une décision historique, allait assumer ses objectifs, etc., etc.

D'aucuns supposent que certaines choses cessent d'exister en n'utilisant pas les mots qui les désignent.

Oui, c'était une espèce de réalisme socialiste, mais au format réduit. Je parle d'une colonne formée de douze hommes. Douze dans les « grandes fêtes », comme nous les appelions quand nous nous rassemblions, parce qu'en réalité on se répartissait par unité de quatre. Ce schéma rigide envahissait tout ce qu'était la vie du campement guérillero. On ne parlait pas de la famille parce que ça te ramenait au point de départ. On ne disait rien non plus des attentes

personnelles de chacun : on ne pouvait pas imaginer que l'on se retrouverait plus tard comme un banal citoyen, ou on pouvait, mais on ne devait pas le dire. Tu disais, par exemple, quand tout ça sera fini je ferai le chauffeur ; on te répondait : non, mais ça va pas non, c'est contre-révolutionnaire ça, tu dois trouver ta place dans une situation révolutionnaire, ou rester là, ou alors, faire comme le Che, t'en aller dans un autre pays et continuer le combat, etc.

Vous avez d'abord évoqué un problème qui touche à ce que vous exprimez maintenant : celui du contact avec la culture indigène. Ce contact a-t-il aidé ou a-t-il pu obliger à modifier des stéréotypes, et pas seulement du point de vue des contenus, mais aussi en ce qui concerne la langue ? Parce que ce qui surprend le visiteur dans le Chiapas, c'est le castillan que parlent les indigènes, chargé de tournures et de concordances désuètes. Il est arrivé quelque chose de semblable au Guatemala lorsqu'après avoir enduré la domination des blancs pendant plus de quatre siècles, les indigènes ont commencé à parler le castillan et ont produit des ruptures syntaxiques extraordinaires et très enrichissantes. Qu'en pensez-vous ? Quelle expérience avez-vous de ça ?

En réalité, presque personne n'aborde ce sujet. On remarquait que la conception politique de ce qu'était alors l'EZLN se heurtait à la conception politique des communautés indigènes et qu'elle se modifiait. Il y a eu aussi des effets dans l'activité de l'ELZN, qui avait une vie culturelle assez intense pour une unité de la guérilla. Non seulement nous avons dû affronter les langues indigènes, mais aussi leur maniement et leur façon de s'approprier l'espagnol. Les indigènes ne s'approprient pas des concepts, mais des mots, et ils traduisent leur vision avec une utilisation très riche du langage, comme lorsqu'ils disent « il est très triste mon cœur » pour « je ne me sens pas très bien » ou lorsqu'ils disent « j'ai mal au cœur » et qu'ils montrent leur ventre juste un peu au-dessous. Quelqu'un tombait malade et disait « je vais mourir » ; au début on croyait qu'effectivement il allait mourir ; et quand on l'examinait, ce n'était qu'une douleur abdominale. Mais lui, il se sentait comme ça. On constatait que les indigènes utilisaient le langage en s'en tenant rigoureusement à la signification des choses et aussi à l'utilisation d'images. Nous devions apprendre

cet autre maniement du langage pour pouvoir communiquer avec eux, et eux avec nous, ce qui a commencé à avoir des effets sur notre façon de parler. Et d'écrire aussi. Il est arrivé un moment où nous parlions « tordu », comme on disait entre nous, en faisant parfois précéder un adjectif, d'autres fois, sans nommer quelque chose, mais en y faisant allusion par une image, et c'est comme ça que notre façon de parler s'est mise à fonctionner, la façon de parler des zapatistes, et cela nous a rendu parfaitement identifiables. Bien sûr, personne ne nous cherchait, mais dans les communautés on savait qui était zapatiste à sa façon de parler, y compris pour expliquer la politique et pour expliquer la guerre, qui en ce temps-là n'était encore qu'un futur incertain. Beaucoup ont saisi les effets du contact avec les communautés dans la politique et l'organisation des néo zapatistes, mais personne ou seul un très petit nombre s'est rendu compte des conséquences du choc culturel, qui pourtant attire particulièrement l'attention dans le néo zapatisme. Je me réfère au maniement de la langue en relation avec la politique. Nous, nous le voyons comme ça, mais il est très difficile d'avoir une réflexion de l'intérieur, il nous manque du recul et il nous manque du temps pour savoir comment ça marche. Nous avons besoin d'un élément extérieur, d'un *outsider* pour pouvoir le comprendre. Nous ne pouvons pas expliquer nous-mêmes ce qui l'a rendu possible. Nous savons que nous le faisons et nous disons « tiens, il s'est passé quelque chose là », mais nous n'avons pas encore réfléchi à ce qui est réellement arrivé pour que se produise le zapatisme de 1994. Il faut aussi considérer comment s'est fait le contact du zapatisme avec la société civile, avec ce Mexique qui n'avait rien à voir avec l'ennemi ni avec le camarade. Ce fait a aussi une forte incidence dans le travail sur le langage du zapatisme. On peut même voir comment les communiqués de l'EZLN des premiers jours de 94 et ceux qui ont été émis plus tard au cours de la même année laissent apparaître un langage nouveau qui cherche sa place et toujours en devenir. C'est-à-dire qu'un autre élément est venu s'ajouter, au-delà de l'élément indigène et de celui qui venait de la gauche traditionnelle : ils constituaient déjà une réalité complexe qui s'est opposée à nouveau à une autre réalité complexe, celle du Mexique. Et il y a comme une rétroalimentation – c'est ainsi que nous le voyons –, on avance en allant frapper

aux portes, on en trouve une ouverte, on entre, on continue avec d'autres et ainsi de suite ; et dans le langage aussi, on frappe à des portes et quand on voit qu'elles s'ouvrent, on entre et on continue. C'est pour ça que parfois notre discours est très répétitif, nous pensons que ce qui a donné de bons résultats une fois et nous a permis de nous faire comprendre pourra refaire le même effet. Mais malheureusement, ça ne se passe pas toujours comme ça. Parfois il se produit l'effet inverse ; c'est toujours la même chose, pense-t-on, parce qu'on attend toujours quelque chose de nouveau venant du zapatisme, qu'il soit plus créatif, qu'il ne tombe pas dans la répétition, alors que ce qu'il y a de plus commode pour nous c'est d'insister sur ce qui nous a donné de bons résultats. Deux ans après nous être montrés au grand jour, c'est un des problèmes que nous avons. Nous devons continuer à chercher chez nous et au sein des relations que nous avons créées, un langage qui ne nous fasse pas rater le pont que nous avons réussi à construire avec la société dans les deux dernières années. Nous savons ce qu'il ne faut pas faire, c'est-à-dire, se répéter, mais il nous reste encore à trouver ce qu'il faut faire, et c'est ce que nous sommes en train d'essayer de trouver. Voilà pourquoi le contact avec des gens qui n'ont pas eu le même parcours que le nôtre nous est très utile, je n'irais pas jusqu'à dire des gens de l'extérieur parce que ce sont des gens justement très imbriqués dans le mouvement, mais ils ont une autre vision, d'autres expériences, une autre histoire avec un autre parcours. Cela nous permet de voir dans quelle direction nous pouvons avancer. Et une bonne partie du futur du zapatisme est dans le langage. Je ne veux pas dire que le zapatisme va disparaître, mais son futur et son activité ont beaucoup à voir avec l'activité de son langage. Du futur de sa parole, dépendra le futur de l'EZLN. Non, pas le futur de l'EZLN, mais celui du zapatisme, qui aujourd'hui est quelque chose de beaucoup plus large.

Dans votre message de la cérémonie de clôture de la Rencontre Continentale Américaine pour l'Humanité et contre le Néolibéralisme vous avez dit qu'on exige du zapatisme qu'il se coupe non pas en deux, mais en plusieurs morceaux, en référence à la satisfaction de certains et à l'inquiétude chez

d'autres après vos interventions précédentes. Devriez-vous changer le langage de vos communiqués pour contenter tout le monde ?

Peut-être conviendra-t-il d'insister sur cette coupure en deux, en trois ou en quatre ; certains attendent du zapatisme qu'il soit un guide, une réponse à des choses pratiques, d'autres, qu'il soit un pronunciamiento politique ; d'autres encore, qu'il provoque un sourire ; et d'autres enfin, qu'il soit nouveau. Et ça c'est quelque chose, je le dis honnêtement, qui devient chaque fois plus difficile à écrire, on sent chaque fois plus que l'on écrit pour satisfaire quelque chose ou quelqu'un, et on court le risque de perdre cette fraîcheur que nous avons avant, quand nous écrivions et que celui à qui ça plaisait, ça lui plaisait vraiment, et celui à qui ça n'avait pas plu, tant pis, qu'il aille se faire foutre. Mais les pressions sur le zapatisme, celles dont j'ai parlé pendant la clôture de la Rencontre, sur les questions politiques, se font aussi à propos du maniement du langage. Que doit-il dire, quelle expression est machiste, et quelle autre est féministe. Et là, on sent qu'on est en train de se faire enfermer. C'est pour ça que nous avons pris les armes. Nous voulions avoir l'usage de la parole et écrire par plaisir. Et ce plaisir nous ne voulons pas le perdre. Nous ne voulons pas devenir des professionnels de la parole, des gens qui existent pour produire une marchandise, quelque chose destiné au marché, même si ce marché est de gauche, ou qu'il soit progressiste ou démocratique ou quoi que ce soit. Il y a des ordinateurs pour ça. On les programme et il en sort ce qu'on veut.

La question militaire

Quelle est actuellement la situation politique et militaire pour l'EZLN ?

En ce qui concerne la situation militaire, nous traversons l'époque la plus difficile de l'année. On va connaître trois mois de saison sèche ce qui crée les conditions optimales pour que l'armée mène dans la selva une grande offensive, suffisamment organisée et rapide. Pendant le reste de l'année c'est plus difficile, les déplacements terrestres l'appui aérien sont très difficiles de même que l'utilisation de la « masse », comme disent les militaires, autrement dit, de

l'équipement militaire en grande quantité, de très nombreux soldats, avec saturation du théâtre des opérations parce qu'ils finissent toujours par arriver à quelque chose de cette façon-là. C'est plus ou moins le critère retenu. Ils essaient de reproduire à une petite échelle le modèle de Schwarzkop qui a servi dans la guerre du golfe persique, dans le genre des campagnes éclair des Allemands au cours de la Deuxième Guerre mondiale. C'est-à-dire qu'ils pensent qu'avec un gros volume de feu, beaucoup d'équipement, ce ne sera qu'une question de quelques heures ou de quelques jours tout au plus pour pouvoir en finir avec l'EZLN. Et en ce moment toutes les conditions climatiques sont parfaitement réunies pour ça. Malheureusement pour eux, les conditions politiques sont loin de l'être. Mais cette offensive militaire peut se produire ; elle ne nous inquiète pas pour ce qui est des forces régulières de l'EZLN., parce que nous occupons des positions dans la montagne et c'est un terrain que nous maîtrisons. Le problème est ailleurs : ce qui nous inquiète c'est la situation des communautés indigènes, parce que ce genre d'offensive, avec une intensité de technique militaire, va faire ses prochaines victimes dans la population civile. C'est ce que nous percevons et c'est exactement ce que nous ne voulons pas, surtout pas. Nous, nous ne pouvons pas perdre cette guerre, mais ce seront les communautés, autrement dit, toute cette base qui nous appuie, qui elles en paieront les conséquences. Elles ne sont pas seulement la base qui nous sert d'appui, elles sont aussi notre famille, nos pères, nos frères, nos enfants, elles sont tout pour nous, parce que la distance entre les communautés et l'armée régulière zapatiste est infime. Et en ce qui concerne l'aspect politique, je pense que la caractéristique la plus significative de la situation politique actuelle au Mexique est le manque de crédibilité du gouvernement. Nous sommes face au gouvernement le plus illégitime que nous ayons eu depuis longtemps, plus illégitime encore que celui de Salinas⁸. Ce n'est que la deuxième année du gouvernement de Zedillo⁹, et on peut observer que les gens ne croient plus à rien, même si on leur dit la vérité. Tout ce qui vient du gouvernement résonne comme un mensonge. Ils ont plusieurs crimes d'État sur le dos, ils ne peuvent les résoudre parce qu'eux-mêmes y sont impliqués, ils ne peuvent appliquer aucun type de mesure et la justifier ensuite dans les médias en misant sur la

vraisemblance de leurs justifications. Nous avons une crise économique brutale et eux, ils disent et répètent qu'ils sont prêts à aller jusqu'au bout pour la faire durer. C'est ce qui rend l'action militaire difficile, mais qui rend aussi difficile l'existence d'un mouvement social plus large, plus unitaire, comme réponse, comme alternative à cette crise politique et économique. La crise économique pousse tous les groupes à trouver comment survivre et paralyse l'aide ou le contact, ne disons plus la coordination, ni même la communication entre l'EZLN et d'autres mouvements sociaux. Nous sommes dans une impasse qui peut coûter très cher à un camp comme à l'autre et on ne voit pas ce qui va faire pencher le fléau de la balance d'un côté ou de l'autre.

Comment se présente le siège que doit affronter l'EZLN ?

Les militaires ont installé un encerclement stratégique surtout au sud-est des États de Campeche et de Tabasco et dans tout l'État de Chiapas ; sa ligne extérieure traverse Tapachula, Tuxtla, Villa Hermosa et Tenesique. C'est comme une grande parenthèse qui se referme sur la frontière avec le Guatemala. Ensuite ils ont un autre encerclement interne, qu'ils appellent l'encerclement des opérations ou du théâtre des opérations, et c'est là que se trouvent les grosses garnisons, à San Cristobal de las Casas, Comitán, Ocosingo, Palenque, toutes des villes chiapanèques, plus quelques autres qu'ils sont en train de mettre en place à Marqués de Comilla, où se trouve la sortie vers le Guatemala, qui est la sortie naturelle de la Selva Lacandona. Et ensuite, ils ont des encerclements tactiques, c'est à dire, les unités opérationnelles situées à Guadalupe Tepeyac, La Providencia, San Quintín et La Soledad, toujours dans l'État de Chiapas, des unités qui sont à l'intérieur des communautés, ce qu'ils appellent la zone de conflit. D'après ce que l'on peut voir, ils essaient dans ces endroits-là de reproduire le modèle des villages stratégiques appliqué au Vietnam par les États-Unis. Ils s'installent au sein de la population civile, s'y enferment à l'intérieur et de là ils lancent leurs offensives en sachant que la guérilla n'attaque pas la population civile. C'est le schéma général que nous avons détecté. Tout cela s'accompagne d'un travail de renseignement, plus

tellement pour connaître le nombre exact de nos effectifs et l'emplacement de nos positions, mais pour détecter le mouvement du groupe de commandement. Ils estiment qu'en coupant la tête, le corps ne servira plus. Dernièrement, disons depuis février 1995 jusqu'à aujourd'hui, c'est là-dessus que le gouvernement semble avoir misé : réussir à porter un coup à la direction.

C'est pour ça que vous avez parlé lors de l'inauguration de la Rencontre Continentale de l'existence de 77 projets d'attentats contre l'EZLN ?

Nous en connaissons quelques-uns. Nous avons des informations sur l'un d'entre eux qui a été préparé pour laisser croire qu'il s'agissait d'un attentat venant de civils, c'est-à-dire que des indigènes tuent les dirigeants zapatistes, et cela paraît correspondre à l'expression du mécontentement des communautés, à une purge à l'intérieur de l'EZLN, ou à une action menée par des dissidents. Une autre variante envisage l'assassinat des dirigeants comme s'il s'agissait d'un règlement de comptes mené par les *finqueros* (propriétaires terriens). Il y en a eu un autre encore. Cette fois ce serait les conséquences que nous aurions payées pour avoir résisté à une opération de police, quelque chose du genre « on a dû les tuer parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire, sinon c'était eux qui nous tuaient ». Voilà le type de montages sur lesquels ils insistent le plus, dernièrement. Nous sommes arrivés à détecter et à stopper à temps un attentat qu'ils avaient monté en faisant croire que c'était à cause d'un problème que nous aurions eu entre nous.

La question politique

L'EZLN a déclaré qu'il n'est pas une avant-garde, qu'il ne veut pas le pouvoir et que sa proposition alternative est d'arriver à obtenir un espace démocratique de confrontation et de consensus, qui conduirait au changement. Ce n'est pas la citation textuelle, mais c'est l'idée, non ?

Nous, nous pensons qu'étant donné le coût social d'un mouvement de ce genre, nous ne pouvons pas faire des paris en commettant la même erreur, celle

de mépriser la société, le peuple, ou le terme équivalent que chacun voudra utiliser pour se référer à la majorité de la population. Il ne s'agit pas de renverser un gouvernement pour en mettre un autre, d'en finir avec un système social et d'en mettre un autre à la place, sans que les gens ne puissent donner leur opinion sur ce système social. Nous, nous disons qu'au lieu de renverser ou d'éliminer un système ou de renverser ou d'éliminer un gouvernement et d'en mettre un autre à la place, ce dont nous avons besoin c'est d'ouvrir un espace de lutte politique où l'ensemble des citoyens, où la majorité des gens, puissent avoir une participation politique, donner leur opinion et décider du système social, du système politique, du gouvernement qu'ils veulent. Nous, nous disons que le plus important n'est pas de savoir qui est au gouvernement, mais bien de savoir quelle est la relation de ce gouvernement avec les gouvernés. Nous, nous pensons que cette situation est plus stable et qu'elle jouit d'une plus grande richesse historique que le coup d'état, qu'une révolution éclairée ou de longue durée, comme on voudra, ou qu'un désastre économique et politique remplace un autre désastre économique et politique. Ce que nous, nous ne voulons pas c'est qu'à la fin, au moment de faire les comptes on en arrive à dire « bon, et bien, on a lutté toutes ces années et on en est toujours au même point même si on a changé, si on a fait tomber le gouvernement et si on en a mis un autre, bien des années ont passé, mais nous en sommes toujours au même point, on a toujours la société politique d'un côté et la société civile de l'autre ». La société civile qui n'est pas de l'autre côté, mais au-dessous de la société politique, sans pouvoir participer à la prise de décisions ; jusqu'à ce qu'une fois encore elle en ait assez et vienne réalimenter un mouvement, mais sans occuper un nouvel espace et en laissant la place à un réaménagement de la société politique qui est toujours en haut et de la société civile, qui, elle, comme toujours, se retrouve en bas. Si nous réussissons à ouvrir cet espace de lutte, nous allons nous battre pour le défendre, mais sur un terrain où tout le monde nous voit, avec certaines règles sur lesquelles nous serons tous d'accord et à égalité de conditions, et là, on verra bien qui gagnera, qui peut convaincre ou gagner la majorité de la population en faveur d'une option politique ou d'une autre. C'est ça la démocratie, ce que devrait être théoriquement la démocratie, et c'est pour ça

que nous luttons. Dans cet espace on pourrait décider de ce dont il convient, si c'est le capitalisme, le néolibéralisme, le socialisme, le communisme. Lorsqu'il n'existe pas un espace démocratique de confrontation de propositions politiques avec ceux qui sont concernés, qui sont les gouvernés, comme c'est actuellement le cas, peu importe le système social qui domine, il ira tôt ou tard à l'échec. Avec la chute du Mur de Berlin, avec l'effondrement du camp socialiste, ce qui se produit ce n'est pas l'échec d'un système social et le triomphe d'un autre, l'échec du socialisme et la victoire du capitalisme ; en réalité, il s'agit de l'échec d'une façon de faire de la politique. Nous pensons que le véritable échec c'est la façon de faire de la politique, qu'il faut en trouver une autre, nouvelle, que nous n'avons pas la moindre idée de ce que sera cette nouvelle façon, mais par contre ça oui, on sait comment elle ne doit pas se faire, et que pour trouver cette nouvelle façon nous avons besoin d'autres voix et d'autres démarches. Ça, alors ça, oui, on le sait. Nous, nous disons que nous ne pouvons rien faire tous seuls. Nous disons que nous devons apprendre à écouter et à laisser place à la parole des autres et les nôtres, pas seulement l'armée, mais tous les zapatistes doivent aussi apprendre que leur parole a sa place et qu'ils doivent se battre pour gagner cette place à l'intérieur. Si ça se trouve, c'est de là que naît une nouvelle façon de faire de la politique. Nous, nous misons sur une prémisse fondamentale : non à la prise de pouvoir, non aux postes gouvernementaux, non aux postes d'élection populaire, et nous allons voir quel genre d'hommes politiques va produire une organisation de cette nature. Nous supposons que ça doit au moins provoquer une amère déception chez les politiciens professionnels, qui diront « qu'est-ce qu'on va aller faire là-dedans si de toute façon on ne pourra jamais y placer nos pions ». Nous verrons bien si notre échec comme mouvement de gauche ou comme mouvement démocratique est plus important que celui de ceux qui cherchent vraiment à prendre le pouvoir et n'arrivent pas à faire entrer beaucoup de gens dans leurs rangs. Ils nous disent que si nous ne voulons pas prendre le pouvoir, le peuple ne sera jamais avec nous. Nous, nous répondons « et toi qui cherches sérieusement à prendre le pouvoir, quand le peuple a-t-il été avec toi ? ». Avec ces prémisses politiques qui scandalisent et nous conduisent à l'anarchisme ou à l'opposition systématique

parce que nous n'aimons pas le pouvoir – ce sont eux qui disent ça–, il est certain qu'ils essaient de nous enfermer en nous collant telle étiquette ou telle autre. Cela nous inquiète moins que de résoudre les difficultés de ce nouveau travail politique, surtout dans la relation entre les zapatistes de l'EZLN et les zapatistes de la société civile, qui est le domaine où nous bataillons le plus. Nous nous demandons à quel moment nous sommes devenus des militaires qui parlent comme des politiques, en plus de nous être habitués à parler comme des militaires ; dans quelle mesure traitons-nous vraiment les autres d'égal à égal ; jusqu'à quel point entrons-nous sur un terrain que nous ne connaissons pas et sur lequel nous allons déraiser ce qui nous oblige à nous appuyer sur ceux qui le connaissent déjà, des politiciens qui ont leur histoire, leur histoire de vieux politiciens. Ce sont tous ces problèmes qui, en ce moment, nous empêchent de dormir, bien plus que les mouvements militaires. Pour nous le futur de l'EZLN ne se définit pas en termes militaires, mais en termes politiques. L'ennemi ne nous inquiète pas, ce qui nous inquiète c'est de savoir comment nous allons définir une nouvelle relation entre camarades. Il y a déjà eu une offensive militaire contre nous et nous nous en sommes bien sortis ; s'ils nous attaquent et nous mettent en pièces, nous pouvons nous reformer. Nous sommes des spécialistes de la défaite et de la reconstitution, c'est ça toute l'histoire de l'EZLN. Mais pour ce qui est de faire quelque chose de nouveau, de nous trouver sur un terrain nouveau, c'est très douloureux, oui, très douloureux, très douloureux pour ceux avec qui nous sommes et très douloureux aussi pour nous. C'est le plus difficile, et si nous pouvons résoudre cette question, on résoudra le futur de l'EZLN. Ça n'a rien à voir avec les armes ni avec la guerre. Il s'agit d'une nouvelle réponse sociale qui, je crois, est ce qui a donné le plus d'inquiétudes au niveau international, plus que l'appareil militaire ou la poésie des communiqués : c'est cette idée que, oui, quelque chose est possible et que c'est une bonne chose de le tenter. Nous n'avons rien à perdre.

Le 14 avril 1996.